



Antoine Compagnon

LA VIE  
DERRIÈRE SOI

*Fins de la littérature*

ÉQUATEURS



FINS DE LA  
LITTÉRATURE

## DU MÊME AUTEUR

- LA SECONDE MAIN OU LE TRAVAIL DE LA CITATION, Seuil, 1979.
- LE DEUIL ANTÉRIEUR, Seuil, 1979.
- NOUS, MICHEL DE MONTAIGNE, Seuil, 1980.
- LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE DES LETTRES, Seuil, 1983.
- FERRAGOSTO, Flammarion, 1985.
- PROUST ENTRE DEUX SIÈCLES, Seuil, 1989.
- LES CINQ PARADOXES DE LA MODERNITÉ, Seuil, 1990.
- CHAT EN POCHE : MONTAIGNE ET L'ALLÉGORIE, Seuil, 1993.
- CONNAISSEZ-VOUS BRUNETIÈRE ?, Seuil, 1997.
- LE DÉMON DE LA THÉORIE, Seuil, 1998.
- BAUDELAIRE DEVANT L'INNOMBRABLE, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- LES ANTIMODERNES, DE JOSEPH DE MAISTRE À ROLAND BARTHES, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.
- LA LITTÉRATURE, POUR QUOI FAIRE ?, Fayard, 2007.
- LE CAS BERNARD FAÏ : DU COLLÈGE DE FRANCE À L'INDIGNITÉ NATIONALE, Gallimard, coll. « La suite des temps », 2009.
- LA CLASSE DE RHÉTO, Gallimard, 2012.
- UN ÉTÉ AVEC MONTAIGNE, Équateurs/France Inter, 2013.
- BAUDELAIRE L'IRRÉDUCTIBLE, Flammarion, 2014.
- UN ÉTÉ AVEC BAUDELAIRE, Équateurs/France Inter, 2015.
- PETITS SPLEENS NUMÉRIQUES, Équateurs, 2015.
- LES CHIFFONNIERS DE PARIS, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2017.
- UN ÉTÉ AVEC PASCAL, Équateurs/France Inter, 2020.

Antoine Compagnon

FINS DE LA  
LITTÉRATURE

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-3828-4185-3.

Dépôt légal : septembre 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

## *L'aile du Non-Écrire*

« Fins de la littérature » : ce titre s'entendra de diverses manières, d'autant plus que les fins y figurent au pluriel. Les deux substantifs *littérature* et *fins* s'y trouvent reliés de la façon la plus simple, par la préposition *de* : « fins de la littérature » plutôt que « littérature des fins », comme qui dirait « des fins dernières ». Les résonances entre les deux mots paraissent innombrables : fins, c'est-à-dire termes, achèvements, terminaisons, aboutissements, dénouements de la littérature ; mais aussi buts, intentions, visées, desseins ; ou encore résultats et même anéantissement. Montaigne affirmait : « La mort n'est pas le but mais le bout de la vie », et je serais tenté d'avancer, fidèlement à l'auteur des *Essais* dans son esprit de contrariété : « La fin n'est pas le bout mais le but de la littérature. » Mais les fins, ce seraient aussi les confins, les frontières ou les limites : « Y a-t-il des limites à la littérature ? » Le débat sur cette énigme reste vif : « La littérature peut-elle tout dire ? » Chaque saison des prix, avec son lot de procès en indiscrétion, remet en cause la liberté de la fiction.

D'emblée, ce titre porte en lui trop de sens, me reconduisant à cette « mauvaise pensée » de Paul Valéry :

« Belle devise d'un quelqu'un, – d'un dieu, peut-être ? “Je déçois<sup>1</sup>.” » Le commentaire de Roland Barthes déplie la pensée de Valéry : « Quel dieu, disait Valéry, oserait prendre pour devise : Je déçois ? La littérature est ce dieu ; peut-être sera-t-il possible un jour de décrire toute la littérature comme l'art de la déception<sup>2</sup>. » Dans la version de Barthes, la déception s'entend aux deux sens du verbe *tromper*, non seulement abuser par une apparence fallacieuse, mais aussi désappointer, donner lieu à une déconvenue. Je ne sais pas si la littérature est un art de la déception, mais je crois bien que c'est le cas de l'enseignement, du moins tel que je le conçois. Durant quarante-cinq ans, j'aurai pratiqué l'art de la déception, sans exclure l'usage que le français de Suisse fait de ce verbe, puisque là-bas on peut parfois aussi « être déçu en bien ».

Au moment d'entamer ce nouveau cycle de leçons au Collège de France, au début de l'année 2020, plusieurs circonstances accrurent mon appréhension, la vague inquiétude que tout professeur ressent au jour de la rentrée<sup>3</sup>.

D'abord, cette année-là serait la dernière. Peut-être y avait-il eu une arrière-pensée perverse dans le choix du titre annoncé : la fin en question, ce serait aussi la mienne, la clôture d'une carrière de professeur. Cela dit sans outrecuidance. Je ne réclamaï pas, sous prétexte que j'étais atteint par la limite d'âge, suivant la formule officielle, que cela fût la fin de la littérature. Je ne prétendais pas que « La littérature, c'est moi », comme disait Louis XIV de l'État, mot d'ailleurs apocryphe. Au demeurant, « Le Roi est mort, Vive le Roi ! », car le corps sacré du monarque survit à son corps naturel, et

la littérature, comme l'office royal, n'en finit pas de mourir, c'est-à-dire de se survivre. Soyons à cet égard sans la moindre illusion.

Et sans aucune arrogance. La preuve de ma crainte de toujours, pire cette année-là puisqu'elle devait être la dernière, et la raison profonde pour laquelle je me suis toujours trouvé incapable de m'atteler à un cours avant la première leçon, c'était bien la terreur que personne ne vînt l'écouter, l'angoisse de me retrouver seul, comme les enfants qui invitent leurs camarades pour leur goûter d'anniversaire. La nuit précédente, les cauchemars les torturent ; ils redoutent que nul ne sonne à la porte. J'admire mes collègues qui préparent leur cours durant l'été, comme s'ils étaient sûrs d'eux, c'est-à-dire de leur public. Je crains de pousser la porte, ou d'être poussé à travers elle par le régisseur, et de me trouver face à une salle déserte. C'est le fantasme du « Vieux Saltimbanque », le poème en prose du *Spleen de Paris* qui décrit la désolation de l'acteur âgé, prostré, abandonné de tous :

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépît, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute [...]. Il ne riait pas, le misérable ! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas ; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite. [...] Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : Je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur ; du vieux poète sans amis, sans famille, sans enfants, dégradé

par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer<sup>4</sup> !

Quel professeur n'a pas imaginé cette scène ? On parle aujourd'hui de l'« ancien monde » et de l'urgence qu'il y aurait à en finir avec lui. Comme le « Vieux Salmabanque » de Baudelaire, nous appartenons à l'ancien monde. L'autre nuit, j'ai une fois de plus fait un rêve d'examen : je devais passer le brevet ; comme d'habitude, je le ratais.

Une seconde circonstance rendit cette rentrée particulière. J'avais été touché, depuis le dernier cycle de leçons, par la perte d'une personne qui m'était très proche, Patrizia Lombardo, que j'ai accompagnée dans ce que l'on appelle une « fin de vie ». Aussi, parlant des fins de la littérature, de la littérature et des fins, réfléchissant à ces fins dans tous les sens qu'elles prennent pour nous, il ne pouvait pas ne pas y avoir de rencontre avec ce que la littérature fait des fins de vie, et ce fut forcément l'un des fils, sinon le fil rouge, que je devais suivre au long de cette dernière série de cours, jusqu'à la leçon d'adieu.

Cette condition colorerait forcément mon propos sur la littérature et les fins, puisque le chagrin (je n'ose pas dire le deuil) serait la basse continue de ces leçons. L'expérience du deuil est l'une des fins de la littérature, en toutes les acceptions du mot *fin*, depuis Orphée, mythe de l'origine de la poésie, jusqu'à l'*Albertine disparue* de Proust et au-delà.

Gardons pourtant à l'esprit cette remarque du narrateur, ou de Proust lui-même, dans *Le Temps retrouvé*. Il vient d'avancer que les émotions et les souffrances, par

exemple la jalousie ou le deuil, sont la matière même de l'art, qui cherche des lois sous les phénomènes. Puis il poursuit en affectant moins de gravité :

Et quand nous cherchons à extraire la généralité de notre chagrin, à en écrire, nous sommes un peu consolés, peut-être pour une autre raison encore que toutes celles que je donne ici, et qui est que penser d'une façon générale, qu'écrire, est pour l'écrivain une fonction saine et nécessaire dont l'accomplissement rend heureux, comme pour les hommes physiques l'exercice, la sueur et le bain<sup>5</sup>.

Ainsi, « penser d'une façon générale », écrire ou encore enseigner, ce serait moins une façon de marquer une distance avec ce que l'on a vécu, une manière de transcender sa douleur dans l'art, qu'un réflexe aussi naturel chez les intellectuels que la culture physique pour les personnes plus habituées à se dépenser dans une activité sportive ; ce serait donc une réaction candide, aussi physiologique que la natation ou le yoga, et il ne faudrait pas s'en vouloir de mettre en mots son chagrin.

Voilà que j'ai cité Baudelaire et Proust (on ne se refait pas). « Devrions-nous considérer le recours à la citation [...] comme une conséquence de l'autodépréciation mélancolique<sup>6</sup> ? », demandait Jean Starobinski, ami récemment disparu lui aussi. Il posait cette question à propos de Montaigne (Montaigne, Baudelaire et Proust auront été mes Virgile durant près d'un demi-siècle d'enseignement). Il y a sans doute quelque chose de foncièrement désenchanté non seulement dans le recours à la citation, mais aussi dans l'enseignement quand il vit de la littérature et dans la littérature. Toute-

fois la citation et la littérature peuvent aussi accompagner le chagrin, conduire le deuil. C'est même le cas de tous les récits de deuil qui font une grande part à la littérature (et de ce modèle du récit de deuil qu'est le mythe d'Orphée), dialoguent avec les deuils de la littérature, empruntent aux deuils de la littérature, trahissent leur propre deuil et en même temps éprouvent l'unicité de leur chagrin en le vivant auprès d'autres récits, en rejouant dans les livres l'expérience de la fidélité et de l'infidélité qui est celle même du deuil. « [...] je ne tenais pas seulement à souffrir, mais à respecter l'originalité de ma souffrance<sup>7</sup> », dit encore le narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, lors des « Intermittences du cœur », à sa seconde arrivée à Balbec, quand il prend tardivement, bien après coup, la mesure de la mort de sa grand-mère. Nulle situation n'illustre mieux que celle-là les fins de la littérature, ses limites et ses buts : dire l'unique – la mort, le chagrin, le deuil – avec les mots des autres, avec la langue de tout le monde.

Ayant rappelé cette force de la littérature qui est aussi sa ruse, son imposture, en somme, j'ai déjà annoncé le fin mot de cette réflexion sur les fins et je pourrais aussitôt me taire. Mais ces leçons, outre qu'elles seront les dernières, rencontreront la vie dans ce qu'elle a de plus grave. Voilà autant de raisons pour lesquelles, plus incertain encore que les autres années, j'ai tardé à les préparer. Le défi, c'est d'inventer chaque année, et cette fois encore je me suis retrouvé sans biscuits, rien dans les mains, rien dans les poches, comme le réclame Sartre à la dernière page des *Mots*, et c'est cela qui le sauve de l'imposture à ses yeux. La citation est familière :

Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de « l'élite » : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un « talent » ; ma seule affaire était de me sauver – rien dans les mains, rien dans les poches – par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui<sup>8</sup>.

Mais il ne serait pas bon que la nostalgie et la mausaderie nous submergent. Barthes cite à plusieurs reprises, par exemple dans son cours sur *Le Neutre*, un poème de Pasolini, « Una disperata vitalità » (« Une vitalité désespérée »), qui commence ainsi : « Come in un film di Godard : solo / in una macchina che corre per le autostrade<sup>9</sup>. » Le poème de Pasolini évoque le film de Jean-Luc Godard *À bout de souffle* (1960) ; la « vitalité désespérée », c'est celle de Jean-Paul Belmondo courant comme un damné dans les rues de Paris. Barthes emprunte cette notion à Pasolini pour caractériser sa dernière morale nietzschéenne, ce qu'il appelle un « vouloir-vivre » qui soit un « non-vouloir-saisir », un assentiment et une abstinence<sup>10</sup>.

### *Manuscrits de l'extrême*

Le point de départ, la première pensée qui me vint à l'esprit pour ce cours, ou la première station que je fis sur le chemin de ces leçons, ce fut, au début de juillet 2019, quelques jours après la mort de Patrizia, à l'occasion de ma première sortie, parce qu'il faut bien occuper

le temps (« l'exercice, la sueur et le bain », disait Proust). Un dimanche, qui était, il me semble, celui du dernier jour de l'exposition « Manuscrits de l'extrême » à la Bibliothèque nationale de France, je m'y rendis avec mon ami André Guyaux et nous nous frayions un chemin parmi une foule serrée devant les vitrines. L'extrême ou l'extrémité, voilà, me dis-je sans doute, un sens possible de la fin des fins : *Finis Terrae*, le bout du monde. L'extrême, adjectif substantivé, dit la limite ultime des choses, avec l'idée d'excès et d'intensité. L'exposition alignait les textes rédigés dans des conditions extraordinaires : les derniers mots d'un condamné à mort, tel André Chénier à la veille d'être guillotiné, les lettres de prison de résistants préparant leurs proches à leur exécution, ou encore les cahiers insensés d'Antonin Artaud. L'extrême, ce sont les limites, les fins ou confins, les frontières de la littérature, leur Kamtchatka. À vrai dire, l'exposition m'a laissé peu de souvenirs précis, car je l'ai traversée dans un état second.

Or je tombai en arrêt devant une vitrine, la seule dont je me rappelle le détail : elle contenait deux documents qui me bouleversèrent. Le premier, plus accessible, plus facile à déchiffrer, vers lequel mon regard se porta d'abord, c'était l'agenda de Nathalie Sarraute ouvert à la date de la mort de son mari [ill. 1]<sup>11</sup>. Une simple notation sur la page blanche : 5 h. Non, sans doute pas 5 h, qui est l'heure de la mort de Patrizia, mais l'heure de la mort de son mari, que je ne sais plus. 5 h et rien d'autre, tout juste 5 h. Pas de meilleure définition, suis-je tenté de dire, de la fin de la littérature. La littérature s'arrête là, à 5 h. C'est son terminus, son exécution. Rien à dire de plus. On se tait, comme Ludwig Wittgenstein le conseillait dans l'avant-propos de son *Tractatus* : « Ce

dont on ne peut parler, il faut le taire.» Phrase trop souvent citée, poncif du deuil, alors que la proposition du philosophe était plus circonstanciée : « On pourra résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes : tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence<sup>12</sup>. » Il y a de l'indicible, de l'ineffable, et l'on doit le respecter, de même que Theodor Adorno, dans une autre sentence trop fréquemment répétée, mettait en garde : « Écrire un poème après Auschwitz est barbare<sup>13</sup>. » Rien au-delà de 5 h.

Le second document posé auprès du petit agenda de Nathalie Sarraute, beaucoup plus imposant par sa taille, vraiment monumental même, était le manuscrit des *Mémoires* de Saint-Simon [ill. 2], plus difficile à lire, mais ouvert à une page barrée en son milieu d'une curieuse rangée de petits signes dessinés d'une marge à l'autre, témoignage d'un brusque hiatus, d'une fracture irrémédiable : la mort de sa femme, disait le cartel, avait brisé l'élan de son écriture<sup>14</sup>.

Saint-Simon et Sarraute inscrivent sur la page, chacun à sa manière, la disparition de l'être cher. Fut-ce pour eux une fin ou une suspension ? Saint-Simon laissa passer six mois avant de pouvoir reprendre la plume. Il n'écrivit rien durant six mois. Il s'imposa six mois de silence, ou six mois de silence s'imposèrent à lui. Mais il recommença et il acheva ses *Mémoires*. Peut-on arrêter d'écrire une fois pour toutes ? Peut-on arrêter de transpirer ?

Par la suite, j'ai consulté le catalogue de l'exposition. L'agenda de Nathalie Sarraute est celui du premier semestre de 1985, à la date du 2 mars et à 2 h du matin. Un ou deux rendez-vous ont été barrés sur le

reste de la page, que je me rappelais blanche. La vie s'est interrompue, et l'écriture pour un temps, mais j'ai revu Nathalie Sarraute quelques années plus tard, à New York, où elle vint présenter, à la Maison française de Columbia, son dernier livre, *Tu ne t'aimes pas* (1989), dont la rédaction avait été interrompue par la mort de son mari. Il me revint de la présenter et de dialoguer avec elle. C'était une vieille dame coriace. Si elle désapprouvait ce que je disais de son œuvre, elle me remettait vivement à ma place. Le démon de la littérature l'avait reprise et elle poursuivait son combat d'avant-garde. Dix ans plus tard, écrivant toujours, elle notera dans son agenda en avril 1999, quelques mois avant sa mort : « Still hanging on to the old routines... Que faire d'autre de sa vie<sup>15</sup> ? » Sarraute resta une accro de l'écriture jusqu'au bout.

Quant aux *Mémoires* de Saint-Simon, voici le commentaire des conservateurs de la BnF :

Saint-Simon commence l'écriture des *Mémoires* à 65 ans. Durant les dix années consacrées à la rédaction secrète de ses *Mémoires* (1739-1749), il n'a lâché la plume qu'une seule fois, de janvier à juillet 1743, au moment de la mort de sa femme. Il a fixé cet épisode douloureux dans son manuscrit par des dessins de croix et de larmes, qui s'alignent en hiéroglyphes chaotiques rompant le rythme régulier de l'écriture<sup>16</sup>.

Des croix et des larmes, peut-être, mais je n'en suis pas sûr, en tout cas la cicatrice d'une douleur. Saint-Simon s'interrompt au milieu du portrait de Gassion, petit-neveu du maréchal de Gassion, à la date de juillet 1711 : « C'était un excellent officier général et un très galant homme. » Puis il redémarrera six mois plus

tard comme si de rien n'était, sauf la balafre dans le manuscrit : « L'assemblée extraordinaire du clergé, qui finissait, vint haranguer le roi à Marly<sup>17</sup>. »

Une note de l'éditeur, Yves Coirault, signale toutefois qu'entre-temps, durant l'interruption des *Mémoires*, Saint-Simon rédigea leur avant-propos, où l'on peut lire :

J'appelle histoire particulière celle du temps et du pays où on vit. Celle-là, étant moins vaste, et se passant sous les yeux de l'auteur, doit être beaucoup plus étendue en détails et en circonstances, et avoir pour but de mettre son lecteur au milieu des acteurs de tout ce qu'il raconte, en sorte qu'il croie moins lire une histoire ou des Mémoires, qu'être lui-même dans le secret de tout ce qui lui est représenté, et spectateur de tout ce qui est raconté<sup>18</sup>.

La pause ne fut donc pas inemployée ; elle fut même fructueuse. L'avant-propos fut conçu durant le temps du deuil. Il témoigne d'une réflexion sur les *Mémoires*, il prend de la distance et de la hauteur par rapport à eux. Le délaissement des *Mémoires* permit à Saint-Simon de méditer sur l'entreprise dans laquelle il s'était lancé tête baissée. Il n'écrivit rien six mois durant, mais au terme de ces six mois il savait pourquoi il avait écrit jusque-là.

Si je raconte cette visite, c'est qu'au sortir de l'exposition je me dis : voilà ce dont je dois parler, ou ce dont je dois aussi parler. J'approchais de mon sujet, je ne savais pas encore ce que j'allais exposer sous mon titre improvisé, mais un fil à retracer serait assurément le deuil. Je ne voyais pas comment j'éviterais d'aborder les rapports du deuil et de l'écriture, le deuil de la littérature.

Ces deux inscriptions, les deux heures du matin de l'agenda de Sarraute, les croix et les larmes de Saint-

Simon, gardons-les comme les emblèmes de ce dernier cours, du seuil, de l'explicit de la littérature : la frontière, la sortie, la zone ou les limbes, le cran d'arrêt. Au-delà de ce portillon, votre billet n'est plus valable.

Un troisième écrivain pourrait ici nous servir de guide, le Mallarmé de *Pour un tombeau d'Anatole*, œuvre du deuil impossible que traversa le poète après la mort de son fils. Il accumula les notes, n'en fit rien, demanda à sa fille de les détruire après sa mort, ce qu'elle ne fit pas<sup>19</sup>. Voilà les limites, la frontière (*Grenzen*) de la littérature : la mort du fils n'aura pas son monument.

*Je pourrais décider de ne plus écrire*

Il y a longtemps de cela, j'ai parlé dans un cours du *Journal de deuil* de Roland Barthes, tenu après la mort de sa mère, touchant déjà à la relation du deuil et de l'écriture. Ce texte venait de paraître et m'avait ému<sup>20</sup>. Barthes se demandait si écrire ou ne pas écrire ; si écrire encore ou ne plus jamais écrire ; il demandait comment écrire autre chose que deux heures du matin ou une ligne de croix et de larmes sans que cela soit une trahison et une profanation. Sarraute et Saint-Simon, qui ne cessèrent d'écrire que pour un temps, me reconduisirent à cette question : peut-on cesser d'écrire pour toujours, arrêter une bonne fois ? Ni l'un ni l'autre ne le firent, non plus que Barthes. Tous trois reprirent la plume, se remirent à l'écritoire. Sans doute est-ce la différence du deuil et de la mélancolie, tels que Freud les entendait, et même si Barthes refusait de prononcer le mot *deuil*, disait *chagrin*, et me reprochait de lui parler de deuil.

Voilà du moins formulée, grâce aux « Manuscrits de

l'extrême», une nouvelle question et peut-être la question cruciale pour cette dernière année d'enseignement : peut-on vraiment arrêter d'écrire, ou « voyrement », comme l'écrivait Montaigne ? Il s'agit de la fin personnelle de la littérature, non pas de sa fin collective ou institutionnelle, faisant époque (s'il est d'ailleurs un sens que je ne voudrais pas donner aux « Fins de la littérature », c'est bien celui de l'exténuation de la littérature, à laquelle je ne crois pas, car la « vitalité désespérée » est depuis longtemps son régime). C'est de la cessation d'activité individuelle qu'il s'agit. On lit sur le site des impôts : « La cessation d'activité d'une entreprise peut avoir des causes multiples : départ en retraite, vente de l'entreprise, décès de l'exploitant. » Au nom de la langue française, je préférerais « départ à la retraite », mais le solécisme dit bien la confusion qui règne dans les esprits entre la pension et la récollection.

Peut-on cesser d'écrire ? Barthes, qui s'était mis à publier relativement tard, a toujours eu ce fantasme présent à l'esprit. À l'origine de son œuvre, le « degré zéro de l'écriture » ne représentait-il pas déjà un idéal de renoncement ? La question est posée de manière explicite dans *La Préparation du roman*, durant sa dernière année de cours au Collège de France (1979-1980). Suspendues non par la limite d'âge mais à la suite d'un accident, ces leçons comportent néanmoins toute une réflexion sur la cessation volontaire d'activité.

« Je pourrais décider de ne plus écrire. » C'est cette proposition ou ce désir, exprimé dans la lassitude et la mélancolie, que Barthes examine longuement dans sa leçon du 8 décembre 1979. Deux fantasmes ou projets radicaux se présentent à lui, qu'il évoquait déjà dans sa conférence « « Longtemps, je me suis couché de bonne

heure” », un an plus tôt, soit arrêter décidément d’écrire, soit embrasser une *Vita Nova* toute consacrée à la littérature :

Il faut que je choisisse ma dernière vie, ma vie nouvelle, « Vita Nova », [...] je dois sortir de cet état ténébreux (la théologie médiévale parlait d’acédie) où me conduisent l’usure des travaux répétés et le deuil. Or, pour celui qui écrit, qui a choisi d’écrire, il ne peut y avoir de « vie nouvelle », me semble-t-il, que la découverte d’une nouvelle pratique d’écriture<sup>21</sup>.

La simple cessation d’écrire s’oppose catégoriquement à l’apostolat de l’écriture comme absolu romantique, comme activité intransitive, sur les traces de Flaubert, l’« homme-plume ». L’idéal se dévalorise parce que la vocation transcendante peut masquer la mécanique, l’automatisme du « dès que c’est fini, on recommence », du finir pour recommencer, à la chaîne. Barthes revient plusieurs fois sur le cas de George Sand qui finissait un roman à deux heures du matin et en commençait un autre à trois heures<sup>22</sup>. Faire un livre après l’autre, en finir un et commencer aussitôt le suivant, sans répit, sans hésitation, sans état d’âme, ce serait « comme ça jusqu’à la mort », suivant une tendance inlassable, si l’« on ne perd jamais ses illusions » comme ces vieux militants d’idéologies périmées.

Tel était le dilemme que posait Sartre à la fin des *Mots* : « J’ai désinvesti mais je n’ai pas défroqué : j’écris toujours. Que faire d’autre ? *Nulla dies sine linea*. C’est mon habitude et puis c’est mon métier<sup>23</sup>. » Dans une littérature laïcisée, abjurant la voyance prophétique, comment justifier la poursuite d’activité autrement que par la routine ou le métier, tout le contraire du mystère,

11. <i>C'est ainsi que j'aurais dû écrire</i> . . . . .	251
Le Rembrandt et le Beethoven de Proust . . . . .	254
La fin des artistes imaginaires . . . . .	260
Résurrection . . . . .	266
Une seconde chance . . . . .	271
Une enveloppe souillée de tisane . . . . .	281
12. <i>Dignitas non moritur</i> . . . . .	287
Le dernier portrait de Baudelaire . . . . .	288
La personne merveilleuse et transcendante du poète . . . . .	295
Un seul Esprit ou homme omniscient . . . . .	301
Les anneaux sacrés . . . . .	308
13. <i>Gagner la sortie</i> . . . . .	315
The Last Lecture . . . . .	319
Queue de poisson . . . . .	320
Le syndrome de Cotard . . . . .	325
And after many a summer dies the swan . . . . .	329
Grande mortalis aevi spatium . . . . .	330
Bras valédicatoires . . . . .	334
Notes . . . . .	337
Table des illustrations . . . . .	377

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

